

## L'homme aux sept orteils

Michael Ondaatje

Volume 52, numéro 4 (292), juin 2011

À lire (avant de mourir)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ondaatje, M. (2011). L'homme aux sept orteils. *Liberté*, 52(4), 39–50.

POÉSIE  
MICHAEL ONDAATJE

---

# L'HOMME AUX SEPT ORTEILS

*Traduit de l'anglais par Daniel Canty*

*Poèmes publiés avec la permission de l'auteur et de son agent,  
Ellen Levine*

Publié en 1969 par Coach House Press, à Toronto, dans une édition limitée à 300 copies, *L'homme aux sept orteils*, troisième livre de Michael Ondaatje, marque le début du lent mouvement de son écriture vers la prose romanesque qui lui vaudra, dès le milieu des années 1980, une notoriété mondiale. Dans l'œuvre d'Ondaatje, ce livre discret et inclassable fait suite au recueil de poésie *The Dainty Monsters* (1967), et précède l'éclatement formel des *Collected Works of Billy the Kid* (1970), western poétique qui emprunte aux formes romanesques et dramatiques pour incarner la vie imaginaire d'un jeune hors-la-loi américain.

Ondaatje était alors un de ces jeunes écrivains « expérimentaux ». *L'homme aux sept orteils* se présente comme le livret d'une pièce de théâtre en vers. Trois voix entremêlées portent la narration. Le narrateur anonyme pourrait bien appartenir à la troupe de sauveteurs qui sillonne l'Outback australien à la recherche d'une jeune lady écossaise, M<sup>lle</sup> Fraser, égarée en pleine nature. Capturée par une tribu d'aborigènes, elle sera sauvée par un bagnard en fuite, Potter.

Ce Robinson a accepté de la ramener à la civilisation contre la promesse qu'elle plaide en sa faveur auprès du gouverneur..

Le texte, qui ne contient ni répliques ni didascalies, donne corps à une sorte de monologue intérieur partagé. Le langage, traversé d'intenses tensions charnelles, semble être l'efflorescence des perceptions et des pulsions des personnages.

Les poèmes qui suivent correspondent aux premières pages que j'ai traduites. Les curieux pourront lire la suite cet automne, lorsque la traduction complète de ce livre paraîtra au Noroît.

— Daniel Canty

M<sup>lle</sup> Fraser est une lady écossaise qui a fait naufrage sur ce qui est aujourd'hui l'île Fraser, près de la côte du Queensland. Durant six mois, elle a vécu parmi les aborigènes, perdant très vite tous ses vêtements, jusqu'au moment où elle a été découverte par un certain Bracefell, un bagnard déserteur, qui vivait caché depuis plus de dix ans parmi les tribus australiennes. La lady a demandé au criminel de la ramener à la civilisation, ce à quoi il était prêt si elle promettait d'intercéder auprès du gouverneur pour son pardon. Le pacte conclu, le couple s'est dirigé vers l'intérieur des terres.

Au premier signe d'une présence européenne, M<sup>lle</sup> Fraser s'est retournée contre son bienfaiteur et a menacé de le livrer à la Justice s'il ne décampait pas aussitôt. Bracefell est reparti, désillusionné, vers le *bush* hospitalier. Les aventures de M<sup>lle</sup> Fraser ont suscité un tel intérêt et une telle admiration qu'à son retour en Europe elle a pu s'exhiber pour six pennies la séance à Hyde Park.

— Colin MacInnes

Le train bourdonnait comme un oiseau  
au ras des rails, à travers  
le désert les herbes pâles,  
l'air tourbillonnait dans les cars.

Elle est allée vers l'escalier sans porte  
sentir le vent fouetter ses genoux.  
À l'arrêt au réservoir elle est descendue  
s'asseoir près des rails, sur des pierres grosses  
comme des poignets.

Le train a tremblé, a roulé loin d'elle.  
Seulement, elle était trop lasse pour crier.  
*Reviens*, a-t-elle murmuré pour elle seule.

Elle s'éveille, un chien  
planté à son épaule  
à ne rien faire; il ne la voit même pas  
le regard perdu au bout des terres.

Elle sursaute et il trotte  
un peu plus loin se lécher le pénis  
cette fleur rouge du désert.  
Elle détourne les yeux; autour il n'y a que du vide.

Une heure passe.  
Enfin le chien bouge. Elle le suit,  
la tête nimbée de moustiques.

Ils apparaissent dans la clairière, tournent  
des têtes scarifiées d'ornements —  
plumes, ossements, peintures d'argile  
collés, embrochés sur la peau.  
Cordages noirs des muscles,  
d'une minceur fanatique.

L'un d'entre eux, l'œil droit manquant  
lui apporte à manger sur une feuille.

M'ont épluché les vêtements comme une cosse  
ont jaugé ma blancheur  
souplesé mes seins soulevé  
ma tignasse, leurs doigts  
grouillant sur ma tête  
puis ils ont ri,  
                  me lançant  
ma robe rouge.

Ils filent droit  
comme l'épinoche,  
on entend leurs orteils  
craquer sous leur poids,  
coudes affûtés comme becs d'oiseaux  
cuir gris des genoux.

Une géographie sous la plante des pieds.



M'ont léchée  
sensation de métal froid, ont enfoncé  
des doigts chauds dans ma bouche, ont arraché  
mes plombages d'argent,  
les ont enfilés, portés en talismans.

M'a léchée  
a bavé l'amour à mon oreille  
mordu mon lobe à l'os,  
l'a mâché — un jonc de mariage  
lui pousse là dans l'estomac

puis lui en moi  
en ma chair  
comme un comme un  
tam-tam.

Corps disparus  
rétrécis derrière grandes plumes d'oiseaux  
muscles poings serrés

ont bondi se sont élancés  
en dansant  
jusqu'au ciel  
se sont lovés en boule  
pour replonger —  
nouveaux météores, symétriques

Leurs cous se sont étirés  
en vagues ondoyantes  
muscles fléchis  
des cuisses les ont propulsés  
têtes à l'envers  
pour atterrir au ciel.  
Démarches de rôdeurs  
hargnes mimées crachant  
sur les proies mythiques  
bras entrouverts  
corps lovés  
mordant entremêlés, ont jeté bras et jambes  
qui pourraient bien  
appartenir à d'autres,

ont hurlé leurs âmes  
célébré leurs chairs  
tout dévoré et pris du ventre.

Des boucs                    des boucs noirs, sacs broussailleux au centre  
verges dressées oiseaux volant vers toi                    s'abattant sur toi  
et les sourires ces sourires quand ils t'ébouriffent t'entrouvrent  
te renversent par terre, sautent viennent sur toi  
arcs laiteux fontaines dans ta chevelure  
sur ta tête dans ta bouche qui sèchent là  
se cicatrisent crispent ton visage  
Puis ils se lèvent vont cuisiner du renard ou quoi, ou des boucs  
des boucs manger des boucs hisser leurs corps  
entrouverts comme des vulves mauves autour des côtes, puis ils  
arrachent  
pour toi un couteau sous la gorge, une main dans les chaudes  
les bouillantes les sombres entrailles qu'ils déchirent  
et le sang explose comme de la dynamite  
tombe en plein dans la bouche des enfants assis par terre  
qui rient le recueillent dans leurs mains  
ou vont chercher un bol, du sang comme de l'or au fond des paumes  
et les hommes déchiquettent la chair effilochée, leurs muscles  
nerfs verts et rouges encore sautillants

cordages tendus, comme toi

et y fourrent la tête  
et saisissent vite vite                    viens vite  
VIENS VITE ! le cœur encore battant  
arrêté d'un coup, et attrapent le cœur toujours vibrant  
entre leurs lèvres dures tranquilles    et le dévorent vivant  
vivant encore dans leurs bouches leurs gorges battant et puis    Bang  
encore ! BANG dans leurs estomacs

La nuit le vent  
tournoie en tête  
butine la sueur de ton corps

à quelques verges, ils  
ruent contre la nuit

Ciel cru, à vif

Elle l'a entendu se frayer un chemin ondoyant entre les racines  
des quenouilles jaunes.

Les coudes saillant pour garder l'équilibre, replié  
à demi titubant, se mouvant comme  
un corbeau parmi les herbes la boue et l'eau  
il a traversé le tronçon ensoleillé de la rivière  
éparpillant ses réflexions jusqu'à ce qu'elles  
soient des rayures de zèbres  
galopant loin de lui.  
Lui, au centre d'un vaste ondoisement  
convergeant vers elle  
pour lui fouetter les genoux.

Son regard bégaye  
devant la couleur soudain  
de cette femme sur la rive  
robe rouge coincée dans la fente des fesses